



*Petit Courrier des Dames.*

Rue Meslée, N° 25.

(Mode de Longchamp) Robe d'organdie avec volans et entre-deux brodés en soie. Chapeau de crêpe orné de touffes d'oreilles d'ours; écharpe en barrège.

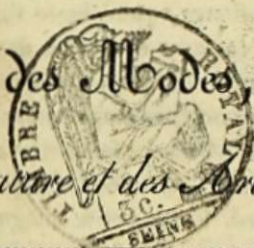




# PETIT COURRIER DES DAMES,

OU

Nouveau Journal des Modes,  
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.



Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois : dont une d'homme. Prix de l'abonnement, 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger. — On s'abonne au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, n<sup>o</sup>. 28; chez GUIEN, libraire, boulevard Montmartre, n<sup>o</sup>. 23; PAINPARRE, PONTTHIEU, au Palais-Royal, MARTINET, rue du Coq Saint-Honoré, et chez tous les libraires et directeurs des postes. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être envoyés francs de port au Bureau.

## MODES.

NOUS devons l'avouer, ce Lavater était un bien grand homme ! Voici quel fut le jugement du célèbre physionomiste, lorsqu'il eut à prononcer sur cette importante question : « *Qu'indique chez les femmes l'amour pour la parure ?* » Ce judicieux observateur de la nature humaine, prononça que les femmes recherchées dans leur mise et qui y donnent des soins assidus, portent la même exactitude dans leurs affaires domestiques et dans les soins exigés dans l'intérieur de leur famille. Les jeunes personnes qui négligent leur toilette, et qui s'occupent peu du soin de se parer, indiquent par cela même un défaut d'ordre, un esprit peu propre à s'occuper des détails du ménage, peu de goût, peu



d'amabilité; elles seront négligentes sur tout : la jeune fille qui ne cherche point à plaire, sera une femme désagréable et revêche à trente ans. Jeune homme, prenez bien garde à cet indice : il n'est jamais trompeur, c'est Lavater qui l'a dit.

Mais plus une femme est jolie, moins elle a besoin d'ornemens, et plus sa mise doit être simple quoiqu'élégante; la rose de nos jardins brille d'un plus bel éclat sur son modeste arbrisseau, dont le vert feuillage fait ressortir ses vives couleurs, que placée dans un vase richement doré et dont le contour est orné des peintures les plus précieuses; on admire le talent du peintre qui a su disposer avec tant d'art ces couleurs empruntées, pour en forner des modèles de travail et de perfection; le chef-d'œuvre de l'artiste attire seul toute l'attention, tandis que la rose obtient à peine un regard. Cette petite allégorie prouve une vérité incontestable; c'est que les femmes devraient bien se persuader que la perfection de leur parure consiste dans la simplicité, le goût, l'élégance et la grâce, et non point dans la singularité de la mise, dans la nouveauté du costume, dans la richesse des étoffes, ou dans le luxe inutile et ruineux des bijoux. Tous ces brillans colifichets peuvent éblouir un instant les yeux; mais ils se fixeront bientôt sur cette jeune et modeste beauté : quelle fraîcheur ! quelles formes séduisantes ! Ses yeux, de la couleur du ciel, sont élégamment surmontés de deux arcs d'ébène : les Grâces semblent entr'ouvrir sa bouche. Elle sourit, et l'Amour lui-même devient jaloux de son ouvrage; sa taille élégante et fine a la flexibilité du roseau. Dites-moi, quel art pourrait embellir cette perfection de la nature ? La couvririez-vous d'or ou de diamans ? la chargeriez-vous d'un luxe parasite ? Non, non : chaque ornement cacherait une grâce, lui enlèverait un charme; une robe simple et légère, se courbant avec complaisance sur des formes ravissantes; des cheveux relevés avec goût et entrelacés de quelques fleurs... voilà une de ces nymphes élégantes et légères, dont l'Albane a embelli ses aimables compositions. Aux fleurs près, que la saison ne permet plus de placer dans les cheveux, nous croyons que la jeune Émelina aurait pu servir de modèle à ce peintre des Grâces. Une robe en mousseline, garnie de trois rangs de mousseline, dont les bords étaient brodés en soie flose de



couleur paille; au-dessus de chaque garniture une petite guirlande brodée de même: le corsage, de la coupe la plus gracieuse et orné de quelques broderies du même genre, marquait les formes de sa jolie taille sans en gêner la souplesse; son chapeau, en gaze, n'était paré que d'un simple bouquet en giroflée jaune. Sous ce costume, Émelina a été proclamée la plus jolie femme de Longchamp; mais on n'a pas dit un mot de sa toilette, on n'avait remarqué que sa beauté.

Les pailles d'Italie avec plumes plates lisses pour ornement, voilà les chapeaux qui paraissent le mieux portés.

Il serait impossible de bien décrire la bizarrerie des autres chapeaux de fantaisie, qui ne diffèrent entr'eux que par la couleur, car les formes sont presque toutes les mêmes: les passes courtes et un peu courbées sur le devant.

### MOEURS DU XVIII<sup>e</sup>. SIÈCLE.

D'ÉRIMONT était entré dans le monde avec toutes les qualités nécessaires pour y réussir. Une brillante éducation, conforme aux vues qu'on avait sur lui, ajoutait aux riches présens que la nature lui avait faits. Aux grâces du corps, aux agrémens de l'esprit, il joignait la magie des talens. Il aimait les lettres et les arts, et s'y connaissait assez bien pour en parler avec ceux qui les cultivaient. Un tact naturel, et l'influence qu'il eut bientôt dans le monde, firent ambitionner son suffrage. Quand il eut reçu les deux éducations qu'exige le monde, celle qu'un jeune homme reçoit de ses maîtres, et celle que les femmes s'empressent de lui donner, il se trouva jeté dans les brillantes aventures. Il avait le bonheur d'être assez tendre d'abord pour intéresser, et pas assez constant dans la suite pour être importun. Il était de l'intelligence la plus fine pour saisir le mot ou le coup-d'œil qui l'appelait à la victoire, et ne se faisait jamais répéter le signal de la retraite. Voilà, ce me semble, la perfection de la galanterie. Il en fut amplement récompensé pendant plusieurs années: ses jours ne furent qu'une chaîne de plaisirs, ou tout au moins de triomphes. Il passa par les trois degrés réservés aux héros du monde galant; il y régna d'abord par la séduction d'un cœur tendre; ensuite, par les charmes d'un



homme aimable, et enfin par sa réputation : ce troisième règne est souvent assez long, même chez les femmes.

Mais tout, jusqu'à la gloire et au plaisir, a des momens d'ennui. D'Érimont, quoiqu'il n'eût pas perdu la faculté de jouir par l'abus même des jouissances, éprouvait néanmoins des momens de langueur. Il sentait, sinon la fatigue, au moins la satiété. Dans un de ces momens presque léthargiques, il était rentré chez lui le soir avant l'heure du souper; il y était seul; que dis-je, seul? en suivant le cours de ses triomphes, j'avais oublié comme lui qu'il était marié. Il est tems que je m'en souviennne, car en jetant autour de soi un regard de désœuvrement, d'Érimont vient lui-même de s'en souvenir. Mais à propos! dit-il, comme un homme frappé d'une réminiscence imprévue; et aussitôt ayant appelé un de ses gens, il lui ordonna d'aller demander si M<sup>me</sup>. d'Érimont était visible pour lui. Le laquais tout étonné ouvre de grandes oreilles; de peur de faire quelque sottise, faute d'avoir bien entendu, il se fait redire son ordre; et après se l'être fait répéter, il ne se dispose encore à l'exécuter qu'en tremblant.

M<sup>me</sup>. d'Érimont était aimable et même jolie. N'ayant trouvé dans les chaînes du mariage qu'une plus grande liberté, elle s'était vue réduite à l'alternative d'en jouir ou de vivre dans la solitude. Il n'y a pas là à balancer pour une jeune personne. Entraînée dans le monde, ne fût-ce que pour éviter l'ennui d'être seule, elle y rencontrait quelquefois son mari; mais jamais ils ne s'y cherchaient. Ils ne songeaient même pas assez l'un à l'autre pour prendre soin de s'éviter. Par bonheur pour le repos de M<sup>me</sup>. d'Érimont, son cœur ne lui avait jamais parlé pour lui. Ils ne s'étaient que peu vus avant de s'épouser, et ils avaient encore moins eu le tems de se voir depuis. D'après cela, on juge que M<sup>me</sup>. d'Érimont avait au moins songé à plaire dans la société où elle vivait; et comme elle avait des charmes et de l'esprit, elle avait trouvé des jouissances, sinon pour son cœur, au moins pour son amour-propre. Le jour que d'Érimont lui fit demander si elle voulait le recevoir, elle se trouvait peut-être dans les mêmes dispositions où était alors son mari. Très-étonnée de cette ambassade, qu'elle n'eut pas même la prétention d'interpréter en sa faveur, elle lui fit dire qu'elle le recevrait avec plaisir. D'Érimont se présenta; et après avoir demandé s'il



n'incommodait point, il s'assit. Quand on eut fait les complimens d'usage, on parla du tems et de la nouvelle du jour. La conversation, quoique vague et indifférente, se prolongea, parce qu'ils avaient l'un et l'autre assez d'esprit pour la nourrir. Il s'aperçut qu'il était tard; mais M<sup>me</sup>. d'Érimont avait fait fermer sa porte; il lui demanda si elle voulait lui permettre de souper avec elle. Vous ferez un fort mauvais souper, lui répondit M<sup>me</sup>. d'Érimont; mais si vous voulez vous en contenter, je le veux bien. On servit aussitôt; le souper fut gai sans être bruyant; ce plaisir tranquille avait quelque chose de nouveau et de piquant pour les deux convives; ils étaient aimables l'un et l'autre; chacun des deux était pour l'autre une nouvelle connaissance; les heures s'écoulèrent assez vite, et d'Érimont se retira fort content pour s'aller coucher.

Le lendemain il était engagé pour un concert qui manqua; il n'en sut la nouvelle que fort tard. Que faire de son avant souper? il n'aurait pas eu grande peine sans doute à l'employer; mais peut-être il ne s'en occupa guère. Il se ressouvint de M<sup>me</sup>. d'Érimont, qui avait une légère indisposition ce jour-là: il envoya chez elle, ou plutôt il lui écrivit pour lui demander si elle voulait permettre qu'il allât lui faire compagnie jusqu'à son souper. On accepta sa proposition de la manière la plus obligeante; il se rendit chez elle, y fut plus aimable que la première fois; et l'heure de souper venue, ce fut pour le coup M<sup>me</sup>. d'Érimont qui le pria de rester. D'Érimont était engagé ailleurs; mais il resta. La conversation fut au moins aussi agréable et plus libre. Savez-vous, dit en riant M<sup>me</sup>. d'Érimont, au milieu du souper, que là où vous étiez attendu, on ne devinera pas au moins pour qui vous manquez à votre engagement? D'Érimont sourit; et un moment après: il faut, lui dit-il, madame, que je vous fasse une confidence, où vous trouverez peut-être plus de franchise que de politesse. Savez-vous qu'il n'est pas croyable combien vous avez gagné depuis votre mariage? Mon mariage, répondit M<sup>me</sup>. d'Érimont avec un sourire aimable! mais je crois que mon mariage s'est fait à peu-près en même tems que le vôtre. Vous avez raison, madame; mais vous n'avez pas d'idée de l'heureuse métamorphose qui s'est opérée en vous depuis ce tems-là. Vous



aviez un air d'embarras (pardon, madame), un maintien de couvent... c'est à ne pas vous reconnaître. Ce n'est pas à l'esprit que vous aviez; vos traits mêmes sont embellis. — Eh bien! monsieur, dit M<sup>e</sup>. d'Érimont, sans vouloir vous rendre votre compliment, ce que vous avez dit là de moi, je le pensais de vous-même. Mais en vérité, ajouta-t-elle en se reprenant, si quelqu'un écoutait notre conversation, on pourrait la trouver étrange: voilà presque des douceurs, au moins.—Je vous jure, madame, reprit d'Érimont, que vous n'êtes plus la même; et je le dirais...—Devant des témoins, interrompit-elle?—Ah! cela serait scandaleux. On causa long-tems encore sans s'apercevoir qu'il se faisait tard; mais à la fin M<sup>me</sup>. d'Érimont, regardant à sa montre, l'avertit qu'il était tems de se retirer. L'heure est indue, ajouta-t-elle avec le sourire le plus gracieux; et d'Érimont se leva pour s'en aller. Madame, lui dit-il en revenant sur ses pas, je prends mon chocolat le matin, seul, assez tristement; voulez-vous bien que demain je vienne déjeuner avec vous?—Vous en êtes le maître, répondit M<sup>me</sup>. d'Érimont; et il se séparèrent.

Le lendemain, ils n'oublièrent ni l'un ni l'autre leur engagement. Mais d'Érimont commence à songer que ces fréquentes visites seraient remarquées; et il fut prêt à en demander le secret à son valet-de-chambre. Le déjeuner ne différa du souper que par la durée, car il fut tout aussi gai. M<sup>me</sup>. d'Érimont rit beaucoup, plaisanta même; et l'on convint qu'il valait cent fois mieux déjeuner ainsi que séparément. On en fit autant le lendemain, et les jours d'après. Mais, madame, dit un matin d'Érimont, il me semble que nous avons fait tête-à-tête deux jolis soupers; je serais tenté d'un troisième. — Quand vous voudrez, répondit M<sup>me</sup>. d'Érimont. — Ce soir, reprit-il; et le soir même ils firent un troisième souper tête-à-tête. Leur entretien ce jour-là fut aimable, mais encore plus intéressant. Ils furent moins brillans, parlèrent moins, se regardèrent davantage; et le cœur fit un peu tort à l'esprit. Les momens n'en furent que plus rapides. Madame d'Érimont s'aperçut bien qu'il était fort tard; mais elle ne regarda plus à sa montre. Pour lui, il se plaignit d'une paresse qui ne demandait rien moins que le repos. Enfin, dès ce jour-là, ce ne fut plus le soir, mais le matin, qu'ils se séparèrent; et ils se trouvèrent ainsi à portée pour le dé-



jeûner. Le lendemain, d'Érimont, enchanté de sa nouvelle conquête, partit avec elle pour la campagne, où ils passèrent quelques jours *délicieusement*, sans le secours des fêtes, du bal et de la musique. On dit même que d'Érimont ne s'en tint pas là. Il poussa le courage jusqu'à la témérité : à son retour de la campagne, il se montra avec M<sup>me</sup>. d'Érimont dans sa loge, à l'Opéra. Vous voyez à quoi l'on s'expose par un seul moment de distraction : on s'engage insensiblement sans y penser ; et l'on ne s'aperçoit du chemin qu'on a fait, que lorsqu'il n'est plus tems de revenir sur ses pas.

L.....

## VARIÉTÉS.

PAUVRES habitans des montagnes de la Savoie, échangez-vous votre rustique simplicité contre le perfide avantage d'acquérir de la finesse et de la duplicité dans le caractère? On raconte que deux Savoyards vinrent dernièrement à Genève; à peine arrivés, l'un d'eux tombe malade; les médecins sont appelés; mais la maladie faisant de rapides progrès, son compagnon en donne avis à ses parens par estafette; ceux-ci, gens de bien selon les apparences, arrivent en poste. Alors le malade dicte son testament; les témoins sont frappés de l'énormité des sommes qu'il lègue à ses parens et à ses amis. Mais bientôt sa santé se rétablit, et il manifeste l'impatience d'aller à Bâle et à Saint-Gall, où il a des fonds et où il veut faire des achats. Les bons Genevois lui offrent des marchandises à aussi bon compte qu'il peut les avoir dans ces deux villes, et il consent à en prendre pour 80,000 francs; les prétendus parens se chargent de l'expédition; le convalescent, après avoir signé des effiets, se remet en route, et les vendeurs en sont pour leurs avances.

(*Journal de Francfort.*)

## THÉÂTRES.

### GYMNASE DRAMATIQUE.

*La Famille normande, ou le Cousin Marcel*, comédie-vaudeville, en un acte.

CETTE petite pièce rentre pour le genre et les situations dans beaucoup d'autres jouées sur nos différens théâtres. Jean Marcel cherche à escamoter à son cousin sa maîtresse et vingt mille francs; il emploie la ruse pour y parvenir; en tout tems, en guerre comme en amour, les ruses ont été



permises et légitimées; à Paris surtout on excuse celles que l'amour inspire, pour s'emparer d'un cœur qu'il a conquis. Mais nous doutons que, même en Normandie, on puisse excuser un tour d'adresse qui tendrait à s'approprier la fortune d'un autre; du reste, nous sommes des juges très-peu compétens en matière d'intérêt: mais nous avons pu juger au moins que ce petit vaudeville est rempli de finesse et d'esprit; que Gontier a rempli le rôle de Jean d'une manière à justifier sa réputation; qu'il a été très-bien secondé par Bernard-Léon, et que M<sup>lle</sup>. Déjazet n'a été que clopin-clopant dans le rôle de Clopin, qu'elle a saisi à contre-sens et joué de même.

## ANNONCE.

### MÉDAILLON FRANÇAIS.

« Prospectus pour une Collection de trente Médailles, »  
 » représentant les Compositeurs vivans qui se sont le plus distingués sur la scène française, et des Exécutans les plus célèbres; publiée par M. Romagnési, sculpteur, membre de la société philotechnique, et de la société royale des sciences, rue de la Tour-d'Auvergne, n<sup>o</sup>. 10. »

Bien qu'il existe des talens dont le souvenir doit être immortel, on aimera sans doute à retrouver les traits des hommes qui se sont acquis une célébrité européenne, soit comme compositeurs, soit comme exécutans.

On propose, par souscription, une collection de trente médailles, qui contiendra les portraits des compositeurs et des artistes vivans, que l'on peut considérer comme chefs d'école: ces médailles coûteront 3 fr. 50 cent. par souscription, et 5 fr. séparément.

Les livraisons seront chacune de quatre médailles: elles paraîtront chaque mois à dater du 15 avril, et successivement. On peut souscrire dès à présent à l'adresse de l'auteur, rue de la Tour-d'Auvergne, n<sup>o</sup>. 10, et chez MM. Leduc, Boïeldieu, Petit, Momigny, etc.

## AVIS.

LES Abonnemens au *Petit Courrier des Dames* datent des 1<sup>er</sup>. et 15 de chaque mois; les personnes dont l'Abonnement expire à ces époques, sont priées de le faire renouveler si elles ne veulent point éprouver de retard dans l'envoi de leur journal.

*A ce numéro est jointe la planche 42.*

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N<sup>o</sup>. 46, au Marais.